

Je vous propose, en cette fête de tous les Saints, de découvrir quelle ampleur de l'amour de Dieu et quelle grandeur de l'espérance nous est ouverte si nous osons croire. Nous avons de la sainteté une idée tout humaine, à la mesure de nos propres jugements. Nous sommes en général très sévères les uns pour les autres, peut-être à juste raison. La plupart des gens que nous connaissons, pour ne pas dire tous, nous n'accepterions pas de penser qu'ils sont des saints : nous connaissons leurs défauts, nous sommes témoins de leurs faiblesses. Et quand chacun songe à soi-même, il oserait encore moins se ranger parmi les saints. Nous le savons, quand l'Église veut proposer un modèle de sainteté, elle entame des procédures extrêmement difficiles, une sorte d'examen de passage, à Rome, devant des tribunaux exceptionnels où le défunt est sommé d'apporter des preuves. Et l'on va faire une chasse aux témoignages, digne d'une enquête policière, passer au crible tout ce qu'il a dit, fait, écrit ; interroger tous les gens qui l'ont connu pour essayer de voir si l'on réussira à éliminer le moindre soupçon de faiblesse. Alors, comme cette vision nous semble très sévère, une fois par an nous nous accordons une fête de rattrapage et nous disons : « Tous les morts sont sûrement au Paradis, puisque Dieu est bon ! » Et voilà comment nous passons d'un coup d'une vision héroïque, exceptionnelle et impraticable de la sainteté à une indulgence universelle et souveraine. D'où nous concluons finalement qu'il n'y a pas à s'en faire. L'autre aspect qu'évoque pour nous la Toussaint, c'est une vision d'avenir ou d'au-delà. Mais il faut dire que peu de gens y pensent de nos jours. Peut-être ceux dont la foi est la plus simple, la plus droite – la plus éprouvée aussi –, osent-ils penser qu'il y a un au-delà de cette vie-ci, un au-delà de ce qu'ils peuvent voir et souffrir ou subir, un au-delà du bonheur promis par Dieu et qui peut être une espérance véritable. Mais elle se murmure dans le secret des consciences plus qu'elle n'est proclamée collectivement comme une espérance. Et après tout, ceux qui parmi vous ont le plus voyagé ou discuté avec des gens divers savent bien que l'espérance d'un paradis est le propre de toutes les religions. La Toussaint ne serait-elle pas la transposition chrétienne des différents paradis auxquels les morts sont destinés et que les vivants peuvent espérer ? Voilà donc notre vision coutumière : indulgence pour la multitude des défunts, vision démesurée et exemplaire de la sainteté, espérance vague pour un avenir qui n'a guère de consistance. Voilà ce qui explique l'hésitation ou l'incertitude dans laquelle cette fête nous trouve. Et pourtant, elle désigne un lieu très précis dans l'histoire des hommes où nous devons nous situer. Cette fête indique l'endroit où les chrétiens doivent se tenir et ce qu'ils doivent faire. Réfléchissons, en effet, aux textes que nous avons lus et entendus. Les Béatitudes d'abord. Ces phrases de Jésus ne sont pas prononcées pour la fin des temps. Ce n'est pas le jugement dernier. Ce sont des phrases dites pour ceux qui les entendent. Donc pour les gens qui étaient là à écouter Jésus, et aussi pour nous qui les entendons aujourd'hui. Ce sont des phrases qui tantôt au présent, tantôt au futur, annoncent une certaine vision et du bonheur et du jugement de Dieu. Il y a par ailleurs cette phrase de l'Apôtre Jean à laquelle, peut-être, vous avez prêté attention : elle est mise en exergue sur la feuille que vous avez en main : « Ce que nous serons ne paraît pas encore ». Pour introduire cette phrase, l'Apôtre écrit : « Bien-aimés, dès maintenant nous sommes enfants de Dieu. » Il désigne un état présent des disciples de Jésus ; ils sont enfants de Dieu, mais de façon encore cachée et voilée.

Ces deux textes ne nous renvoient donc pas seulement à une nostalgie du passé, à une vision inconsistante vers un avenir sans date, mais nous obligent à accepter de voir aujourd'hui ce qui ne se voit pas, ce qui n'est pas vu par les autres hommes. Ils sont une Parole de Dieu aux hommes rassemblés par sa grâce afin qu'ils vivent comme témoin d'un monde autre et d'une espérance qui, peut-être, serait absente de ce monde si eux n'en vivaient pas. Car cette foule innombrable des saints qu'évoque l'Apocalypse, c'est tous ceux que Dieu rassemble dans l'amour de son Fils depuis la création du monde. Oserons-nous dire que ce sont les chrétiens anonymes qui ont échappé aux procédures de canonisation, comme les soldats inconnus de la religion ? Il est bien clair que cette foule innombrable, c'est la foule des hommes de toutes langues, de toutes races, de tous temps qui sont pris dans la miséricorde de Dieu. Cette foule que décrit l'Apôtre est

celle de l'humanité entière, accueillie dans la rédemption du Christ. Et en quoi sont-ils saints ? Est-ce parce que leur vie a été exemplaire ? Nous n'en savons rien. L'espérance de Jean, le voyant, c'est qu'à l'égard de la multitude des hommes s'exerce la miséricorde de Dieu. Car la sainteté, ce n'est pas un examen de passage difficile, même tenu par l'autorité de l'Église. C'est une grâce de Dieu qui libère l'homme de son péché, et la Sainteté, c'est que le Christ, témoin et source de tout pardon et de toute paix, prend comme un frère ce pauvre homme pécheur, blessé, pantelant et, le délivrant de sa servitude, prononce ces paroles incompréhensibles : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. » C'est la vérité de Dieu prononcée sur l'obscurité de l'homme. L'espérance de la sainteté, c'est l'espérance de la communion en Dieu, par la puissance de Dieu à l'égard des hommes que Dieu aime. Heureusement, Dieu n'est pas à l'image de notre étroitesse et de notre dureté de cœur. Heureusement, la puissance d'espérance et de pardon que recèle sa miséricorde est plus grande que tout ce que nous pouvons imaginer. Ce qui est donc proposé à nos yeux, c'est une vision inimaginable de l'humanité où le pardon de Dieu déborde de toutes parts, comme la présence de Dieu. De telle sorte que le péché soit comme dénoué et que le jugement s'exerce sur la vérité des vies à jamais dissimulées aux hommes. A Dieu seul appartient le jugement et aux croyants l'espérance de la grâce. Mais une telle vision n'est pas une vision d'indulgence débonnaire et irresponsable qui consiste à dire : « Oh ! ce que nous faisons n'a pas d'importance ! Puisque Dieu est bon ». Car cette même parole nous est dite à nous les croyants, pour que dès à présent, en ce monde-ci, même de façon cachée, obscure, incompréhensible pour ceux qui nous voient – oui, incompréhensible pour ceux qui nous voient –, nous soyons témoins de ce mystère de grâce. Pauvres gens que nous sommes, pécheurs, maladroits, lâches, menteurs, irresponsables, indulgents pour nous-mêmes, sévères pour les autres, à peine croyants, il faut que ce qui est objet d'espérance pour toute l'humanité, nous le vivions maintenant comme une grâce ! Et c'est cela la sainteté qui nous transfigure et dont Dieu fait notre mission.

Les Béatitudes sont à recevoir aujourd'hui par ceux qui constituent l'Église – par nous – pour qu'elles soient une espérance pour toute l'humanité. Sinon, elles n'ont pas de sens ; elles ne sont qu'un rêve, une utopie qui tient l'homme aliéné de lui-même. Elles ne sont réelles et fortes d'amour et de paix que si, dans le secret de leur vie, des hommes sont capables de les vivre maintenant. Ce qui veut dire que la sainteté est un don qui nous est fait, et que vivre ces Béatitudes, cela nous est possible. Il ne suffit pas de le dire pour oser le penser et encore moins oser s'y livrer. L'objection de nos lâchetés demeure la même. Mais que signifie que le Christ est notre Seigneur, notre Maître, celui qui nous sauve, si nous ne pouvons pas espérer un tel amour, un tel pardon et aussi la force divine donnée à des hommes de pardonner et d'aimer dans le Christ ?

Jean-Marie Lustiger, Sermons d'un curé de Paris, FAYARD, p. 196-200.

Face à son Père, Jésus est glorifié comme juge et libérateur du monde. Il faut cet ultime geste de patience miséricordieuse et amoureuse. Les délais de la colère de Dieu sont l'expression suprême de la bienveillance divine pour le peuple des hommes, pécheurs invétérés, mais fils quand même du Père éternel.

Voir : Ez 7,2 et 9,4 ; Za 6,5 ; Jr 49,36 ; Is 44,3ss ; Ap 22,4 et 3,12 et 14,1 ; Ex 12, 7-74.

Édouard STEVENS, Le Chemin du Retour, Ed. Marie Médiatrice, Genval, p. 167.